



**HAL**  
open science

## L'oppidum de Bibracte : un bilan de onze années de recherche (1984-1995). Conclusion

Vincent Guichard, Miklós Szabó

► **To cite this version:**

Vincent Guichard, Miklós Szabó. L'oppidum de Bibracte : un bilan de onze années de recherche (1984-1995). Conclusion. *Gallia - Archéologie de la France antique*, 1998, L'oppidum de Bibracte, 55, pp.84-88. 10.3406/galia.1998.3261 . hal-01914579

**HAL Id: hal-01914579**

**<https://hal.science/hal-01914579v1>**

Submitted on 10 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

mique de la cité et le contrôle du pouvoir de s'assurer du bon fonctionnement des circuits d'importation.

Pourrait-on dire que finalement chacun des protagonistes se trouvait sur un terrain qui lui était favorable ? Les Gaulois avaient le contrôle des affaires, sources indéniabiles de profit et de pouvoir politique ; les Romains, de leur côté, ont pu établir des échanges fructueux qui leur permettaient d'importer notamment esclaves, métaux et produits manufacturés, pour le bénéfice de l'économie de la péninsule. Rappelons en effet qu'au I<sup>er</sup> s. avant J.-C. toutes les structures économiques de l'Italie républicaine sont basées sur une société esclavagiste et que les importations de vin toujours plus abondantes créent une spirale en demandant toujours plus d'esclaves pour produire ce vin. Nous verrions à travers ces échanges, qui sont non seulement plus variés, mais surtout nettement plus nombreux, depuis que nous sommes en mesure de les estimer précisément par des comptages, une sorte de « méditerranéisation » progressive, entretenue de part et d'autre suivant les intérêts de chacun.

F. O.

## CONCLUSION

Les recherches présentes n'ont affecté qu'une partie très faible de l'*oppidum* : les quelques milliers de mètres carrés explorés, souvent partiellement, paraissent dérisoires au regard de la surface totale du site. Ces recherches ont également fait surgir des difficultés imprévues, liées surtout à la complexité des stratigraphies et au délicat problème de la datation du mobilier. La préparation même de cette synthèse, qui a exigé la confrontation de données encore inédites – et souvent incomplètement élaborées – collectées par plus d'une trentaine de chercheurs, les a nettement mis en lumière. Les premières rubriques de ce bilan de plus d'une dizaine d'années de recherche se doivent donc de souligner les principales incertitudes détectées.

Celles-ci concernent bien évidemment l'établissement de la chronologie. Il a en effet fallu reconstituer de toutes pièces l'évolution des mobiliers, parce que Bulliot et Déchelette ne lui avaient porté aucune attention. La richesse des mobiliers du site pouvait faire paraître la chose à première vue aisée. Mais il n'en est rien, pour plusieurs raisons : d'abord l'absence de séries de compa-

raison régionale, le faciès culturel du Mont Beuvray étant très original, même vis-à-vis d'autres sites éduens, ce qui est déjà en soi un résultat important ; ensuite la rareté des bons « ensembles clos » qui permettent de saisir un instantané de l'évolution. L'enchaînement des fourchettes de datation proposées pour la dizaine d'ensembles finalement retenus pour l'étude (fig. 52) ne doit donc pas faire illusion : les bases statistiques sur lesquelles repose la chronologie demandent à être très renforcées. On doit aussi pousser plus loin le débat entre spécialistes et responsables de chantiers pour comprendre l'origine des incohérences qui subsistent. Parmi celles-ci, on doit noter d'abord les datations singulièrement hautes proposées par les spécialistes pour les importations d'amphores les plus anciennes, qui ne trouvent pour le moment de répondant dans aucune autre catégorie de mobilier (notamment les céramiques et objets de parure). L'équipe responsable de la fouille au Parc aux Chevaux fait aussi un peu figure de cavalier seul en proposant une datation tibérienne pour la grande *domus* PC 1, alors que les ensembles clos de cette époque semblent encore absents de la Pâturage du Couvent. Généralement, on repère très peu de mobilier postérieur au milieu du règne d'Auguste parmi les collections de l'*oppidum*, tant parmi le monnayage avec, notamment, une singulière rareté des émissions impériales à l'autel de Lyon, que parmi les céramiques d'importation avec une aussi notable rareté de la terre sigillée de type italique du service 2 ou d'origine lyonnaise.

Une autre difficulté, toute différente, est de s'affranchir des clichés que véhicule depuis un siècle la littérature archéologique sur Bibracte, en évitant de rechercher à tout prix ce qui en fait un site « exceptionnel ». Certes, les sources historiques d'habitude si laconiques sont riches d'informations et les fouilles archéologiques dont il a fait l'objet sont exceptionnellement étendues, ce qui nous vaut une documentation très fournie, au sein de laquelle il est possible de distinguer des nuances ailleurs indiscernables, comme par exemple la relative variété des amphores dès la fin du II<sup>e</sup> s. Mais, au-delà de ces apparences, Bibracte se singularise-t-elle réellement à tous points de vue vis-à-vis des autres capitales de la Gaule du Centre-Est ? Les fouilles récentes dont il a fait l'objet, à une échelle malheureusement très réduite, ne suggèrent-elles pas que l'*oppidum* de *Vesontio-Besançon*, par exemple, a pu connaître une histoire analogue ?

Malgré ces réserves, les résultats sont substantiels et d'une extrême variété.

On sait maintenant que l'*oppidum* était intensément peuplé dès le tournant du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> s. avant J.-C. au plus tard. Cela peut paraître une banalité en 1997, au vu des résultats maintenant disponibles sur divers autres *oppida* gaulois : Besançon, Metz, le Titelberg, parmi bien d'autres. Cela l'était beaucoup moins au début des années 1980, alors que l'on discutait encore de la réalité des traces d'occupation contemporaines de la conquête sur tous ces sites, dont tout le mobilier était commodément attribué à un très vague faciès « gallo-romain précoce ». Les recherches sur Bibracte ont ainsi contribué de façon notable à la révision systématique – et plus ou moins complètement aboutie suivant les régions – des séquences chronologiques de la fin de l'Âge du Fer qui a eu lieu en Europe nord-occidentale au cours des deux dernières décennies.

L'acquis suivant est la démonstration que l'urbanisme de Bibracte, observé jusque-là à travers l'image figée du site au moment de son abandon, possède en fait une histoire qui se développe sur plus d'un siècle.

D'une première période bien documentée, qui couvre *grosso modo* les deux dernières décennies du II<sup>e</sup> s. et les trois premières décennies du I<sup>er</sup> s., on sait surtout que l'occupation est importante et répartie en divers points de la montagne (la Porte du Rebut, la Pâturc du Couvent, Le Parc aux Chevaux, la Fontaine Saint-Pierre). Les modalités de cette occupation demeurent en revanche très imprécises. On ignore encore s'il faut rechercher un rempart de cette époque à l'emplacement de la fortification interne ou s'il correspond à la fortification externe récemment mise en évidence. Aucune des voies intérieures à l'*oppidum* n'existe en toute certitude dès cette époque – mais cela est loin d'être invraisemblable, notamment pour la « voie 0 » de la Pâturc du Couvent –, tandis que l'habitat, exclusivement en matériaux périssables, n'est perceptible qu'à travers des linéaments : celliers de taille modeste, sols de terre battue, foyers et trous de calage de poteau, qui ne permettent presque jamais de distinguer l'alignement des bâtiments. L'image des constructions domestiques de Bibracte est alors, somme toute, peu différente de celle des autres agglomérations contemporaines de Gaule moyenne, qu'il s'agisse d'*oppida* ou de sites ouverts (voir par exemple : Collis, 1984, *passim* ; Audouze, Buchsenschutz, 1989, p. 303-316 ; Guilhot *et al.*, 1992). On doit souligner

un rapprochement avec Besançon, pour ce qui est de l'utilisation généralisée de celliers excavés et boisés situés dans l'espace domestique (Guilhot, Goy, 1992), qui peuvent correspondre à une tradition propre au Centre-Est de la Gaule dont on perçoit particulièrement bien le développement jusqu'à des types gallo-romains sur le site de Bibracte.

Les vestiges de la génération suivante, de 70 à 40 environ avant J.-C., sont, à tous points de vue, nettement plus conséquents. La grande voie est certainement installée plusieurs décennies avant le milieu du siècle et associée, à cette époque, à un habitat dont les matériaux sont toujours la terre et le bois. Les bâtiments alignés de façon cohérente avec les rucs, observés sur la Pâturc du Couvent et au Parc aux Chevaux (état 2), montrent que l'organisation en quartier est déjà en place. La voirie est un espace public respecté par les constructions mitoyennes, régulièrement entretenu et hiérarchisé : 8 à 9 m pour les rues principales dans leur état ancien, 4 m pour les rues secondaires. En généralisant (peut-être imprudemment) cette constatation à l'ensemble de l'organisation urbaine révélée depuis le XIX<sup>e</sup> s., il se dégage de l'occupation de cette époque l'image d'une agglomération dense, au moins le long des principales voies, et découpée en îlots de forme adaptée au relief mais tendant toujours à adopter une forme quadrangulaire. Les plans des maisons, bien que toujours incomplets, semblent être plus diversifiés et les caves deviennent plus spacieuses. L'*oppidum* est enfin ceinturé d'un rempart monumental de type *muris gallicus*, doté d'au moins une très vaste entrée, la Porte du Rebut, dont on peut se demander si l'aménagement (ou le réaménagement) n'est pas à mettre en relation avec le doublement de la voie principale observé à la Pâturc du Couvent.

Les influences méditerranéennes semblent venir se plaquer progressivement sur cette trame déjà résolument élaborée sans en bouleverser l'agencement. Elles sont d'abord perceptibles par l'introduction de nouvelles techniques de construction : la pierre de taille pour certaines constructions à usage collectif (bassins et aqueducs), le mortier de chaux, la maçonnerie de petit appareil et les tuiles en terre cuite pour les constructions privées. Parallèlement, le resserrement de la Porte du Rebut invite à considérer la possibilité d'un renforcement provisoire de son rôle défensif.

Archéologues et historiens, évidemment soucieux de restituer la physionomie de cet *oppidum apud Haeduos*

*maximae auctoritatis* à l'époque de César, souhaiteraient savoir précisément le moment où les nouvelles techniques de construction sont introduites. Pour l'instant, il n'est pas possible de répondre de façon catégorique. On est seulement certain qu'elles sont présentes au plus tard au milieu du I<sup>er</sup> s. avant J.-C. dans divers secteurs : grand édifice de la Fontaine Saint-Pierre, bassin monumental de la Pâture du Couvent, état 3 de l'habitat sous la *domus* PC 1. Quelle que soit la date précise de leurs débuts, il n'est en revanche pas douteux que leur développement s'opère de façon simultanée à Bibracte et sur les nouveaux sites urbains de la moyenne vallée du Rhône, à Lyon et, peut-être plus précocement, à Vienne. Le phénomène concerne au moins deux autres sites de Gaule celtique, *Vesontio*, capitale des Séquanes, et Gergovie, capitale des Arvernes<sup>45</sup>.

Dans une dernière étape qui couvre au moins une bonne moitié de l'époque augustéenne, mais qui se prolonge peut-être au-delà dans certains quartiers – notamment pour la très vaste *domus* de l'état 5 de PC 1 –, l'influence méditerranéenne se renforce par l'utilisation de plans strictement romains pour les maisons les plus spacieuses. S'y ajoute l'adoption de nouvelles techniques décoratives (enduits muraux peints, sols décorés, etc.) et de nouveaux accessoires de confort (balnéaires). De telles *domus* augustéennes sont encore peu nombreuses en Gaule, mais on connaît suffisamment d'exemples méridionaux (Vaison-la-Romaine, Saint-Romain-en-Gal, etc.) pour avoir l'assurance que le cas de Bibracte n'est pas isolé. On note aussi que les principes de l'urbanisme ne sont toujours pas remis en cause à l'époque augustéenne : la principale réorganisation observée semble être le regroupement de plusieurs parcelles pour la construction de la dernière *domus* PC 1. Parallèlement, subsiste une architecture plus modeste, ancrée dans la tradition indigène et surtout perceptible par ses caves, toujours mieux conservées que les superstructures. Elle allie dans des proportions variables l'ossature à pans de bois et les maçonneries, tandis que l'usage des tuiles en terre cuite semble se généraliser. L'accès des caves depuis

l'extérieur des bâtiments et leurs dimensions souvent vastes sont deux faits notables qui suggèrent que leur fonction ne se réduit plus toujours au simple stockage de denrées pour l'usage domestique. Enfin, l'installation de constructions à caractère privé sur l'emprise même du rempart, de part et d'autre de la Porte du Rebut, suggère que ses fonctions primitives et son prestige s'affaiblissent.

Ce constat ne saurait toutefois masquer les nombreuses interrogations qui subsistent sur l'organisation spatiale du site et celles qui sont apparues au cours de la dernière décennie, au rythme de l'avancement des recherches. On a encore peu de renseignements sur les espaces publics. On continue de s'interroger sur l'intensité et les motifs de la fréquentation du site avant la vague d'installation massive que l'on observe au tournant du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> s. : existe-t-il un lieu de rencontre fondé plusieurs générations auparavant sur la Terrasse ? Y avait-il un rempart clôturant déjà un très vaste espace mais construit préalablement à toute installation durable ?

Le scénario de l'abandon du site doit aussi pouvoir être précisé, en parallèle avec l'émergence de la ville gallo-romaine d'*Augustodunum*. Outre quelques espaces publics, dans quelle mesure certains quartiers ou certaines demeures ont-ils continué à être entretenus, voire reconstruits, dans les décennies qui suivent le changement d'ère ?

L'examen attentif de l'architecture et de son évolution permet encore d'aborder la sociologie des habitants de Bibracte. On est en effet amené à s'interroger sur l'identité des premiers importateurs des techniques méditerranéennes, ou encore sur la nature des clivages sociaux que traduit l'apparition de types de construction très différenciés à l'époque augustéenne. On ne peut aussi manquer de se demander si les mêmes clivages ne se reflètent pas dans l'organisation des espaces funéraires, comme le suggère le caractère modeste de toutes les sépultures retrouvées à la nécropole de la Croix du Rebut.

Dans le domaine de l'économie et des échanges, les conclusions sont aussi provisoirement temporisées par les incertitudes du cadre chronologique. On ne peut toutefois ignorer la richesse inespérée des résultats obtenus à partir des amphores, qui, alliés à ceux de la carpologie, nous montrent l'acheminement précoce de denrées alimentaires exotiques, d'origine variable avec le temps. Le constat débouche sur de nouvelles interrogations stimu-

45. Pour *Vesontio*-Besançon, on observe en effet une analogie frappante des modes de construction entre les bâtiments de la phase III de la fouille du parking de la Mairie, installés à partir des années 30 avant J.-C. (Guilhot, Goy, 1992), et ceux de l'état 3 du chantier de la *domus* PC 1. Pour Gergovie, vraisemblablement quasi désertée avant le changement d'ère, on constate aussi l'utilisation à grande échelle des techniques méditerranéennes (Guichard *et al.*, 1994).

lantes sur la « méditerranéisation » précoce de la société éduenne induite par ce marché, seulement rendu possible par la collaboration de l'élite indigène avec des *negotiatores* méridionaux. La vitalité des échanges avec le monde méditerranéen se reflète aussi parfaitement dans la diversité de la vaisselle d'importation, tant métallique que céramique.

La collecte de nombreuses monnaies en contexte stratigraphique confirme l'usage généralisé des espèces de métal vil dès la charnière du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> s. Elle permet de distinguer des périodes de circulation spécifiques pour différents types de monnaies de potin, jusqu'alors rapportés sans discernement à la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. avant J.-C.

L'étude fine de l'organisation spatiale d'ateliers métallurgiques parfaitement conservés permet enfin de reconstituer avec minutie toutes les étapes des chaînes opératoires. Grâce à ces résultats, on suggère des estimations pour le volume des productions et on pose en des termes nouveaux les questions de l'innovation technique et de l'organisation des ateliers.

Si les artisans de Bibracte, forgerons et autres, travaillent vraisemblablement pour écouler leur production sur un marché régional élargi, vu l'omniprésence des ateliers, révélée par les fouilles récentes et surtout par les fouilles du XIX<sup>e</sup> s., l'*oppidum* est aussi le centre d'une économie microrégionale. L'analyse des sources des matériaux lithiques de la construction le prouve nettement, et mieux encore celle du répertoire, de la technique et de la composition des céramiques. Celle-ci nous montre que les ateliers de potiers alimentant Bibracte sont complètement distincts de ceux de la vallée de la Saône, alors que des affinités sont observées avec Decize, seul site éduen un peu documenté sur la vallée de la Loire pour la même époque. Voilà qui nous rappelle au passage cette évidence souvent oubliée, que le centre de gravité du territoire éduen est sur la façade occidentale du Morvan. On détecte aussi parmi la céramique une rationalisation inusitée du répertoire qui laisse supposer une production spécialisée, stimulée par le marché inhabituel de l'*oppidum*.

Ce tour d'horizon des résultats nous ramène immanquablement à la question initiale, que l'on peut formuler de façon un peu brutale : y a-t-il une ville avant César ? Formulée d'une manière générale ou concrète, cette question est souvent posée dans la littérature scientifique consacrée aux *oppida* : y a-t-il une ville protohistorique ?

Bibracte est-elle une ville ? (Goudineau, Kruta, 1980 ; Goudineau, Peyre, 1993, p. 47). L'effort considérable consacré après la Seconde Guerre mondiale à l'exploration de centres fortifiés de La Tène finale a amené les archéologues à adopter une attitude de prudence et à ne pas prendre une position définitive dans un sens ou dans l'autre. D'où l'apparition de notions peu précises et même ambiguës, comme par exemple « formes d'urbanisation embryonnaires », « villes préhistoriques », « villes primitives », pour caractériser le processus de transformation des agglomérations d'Europe moyenne au cours des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. avant J.-C.

Les acquis les plus importants des recherches en question concernent, d'une part, l'inégalité du développement des cités celtiques et, d'autre part, la propagation de la préoccupation d'urbanisme qui se manifeste dans l'organisation de l'espace. Les exemples en sont nombreux, mais le cas le plus parlant est sans doute constitué par Manching, site bien éloigné de la Rome républicaine ou des centres de la Gaule méridionale, souvent désignés comme « proto-urbains ». Citons l'un des meilleurs spécialistes de la civilisation des *oppida*, également fouilleur de Manching : « l'organisation de l'ensemble avec les routes, les places, les nombreux espaces de culte et les rues avec échoppes et ateliers autorise à attribuer un caractère » urbain « à l'*oppidum*. » (Maier, in : Frey et al., 1991, p. 530). En analysant la formation et le développement de ce type d'agglomération « urbaine primitive », les chercheurs se sont rendus compte qu'une interprétation fondée sur la comparaison avec les villes gréco-romaines constitue une démarche trompeuse. Les définitions différentes des *oppida* attestent la difficulté à saisir ce phénomène. Les critères principaux peuvent être variés, depuis les données physiques (taille, densité du tissu « urbain », etc.) jusqu'aux aspects fonctionnels (organisation spatiale hiérarchisée, lieux spécifiques, bâtiments publics, etc.). Un modèle a même été adopté par J. Collis, le concept de *pre-industrial city* de Sjoberg où « la population comprend une élite sociale, qui réside souvent dans des maisons à cour intérieure qui préservent leur intimité, des groupes marginaux comme des minorités ethniques, des marchands ou des gens engagés dans des commerces déplaisants, et bien d'autres, des riches artisans aux mendiants. La chose importante à noter est la complexité de la ville, tant en termes sociaux qu'économiques. » Les recherches récentes soulignent l'utilité de ce modèle. Il faut également noter que le pro-

cessus d'urbanisation de la civilisation laténienne est à mettre au crédit de mutations économiques et sociales dont les débuts remontent au III<sup>e</sup> s. avant J.-C., sans oublier le rôle possible du milieu italo-celtique.

Y a-t-il une ville à Bibracte avant César ? Si l'approche de ce problème correspond *grosso modo* à une définition dont les composants ont été brièvement évoqués ci-dessus, la réponse semble devoir être affirmative. En faveur de celle-ci, nous pouvons noter l'importante population qu'accueille le site depuis la fin du II<sup>e</sup> s. au moins, l'intensité et la variété des courants commerciaux qui l'irriguent, l'adoption d'un mode d'alimentation « urbain » (consommation de vin, d'huile, de condiments exotiques). Également importante est la mise en place d'une première infrastructure urbaine, avec la construction d'un rempart monumental, l'apparition d'une voirie « en dur » et bientôt d'un système rationnel de gestion des eaux. La stabilité du réseau de rues suppose aussi que le découpage en quartiers, bien plus visible dès lors que l'architecture fera recours à la maçonnerie, est déjà fixé, au moins en partie, avant le milieu du I<sup>er</sup> s. avant J.-C.

Comme on l'a déjà fait remarquer, on ne peut en revanche affirmer si l'intégration du site et de ses habitants dans un réseau « méditerranéen » s'était déjà traduite par l'introduction de nouvelles techniques architecturales au moment du début de la guerre des Gaules. Celles-ci se développent en tout cas très rapidement dans les deux décennies qui suivent la conquête, tant dans l'habitat que dans le domaine monumental.

Ce que les fouilles auront surtout démontré est finalement l'ampleur de l'évolution de la société gauloise dont le sol de Bibracte a gardé la mémoire. En un siècle, le regroupement primitif de population – pour des raisons toujours mal élucidées – s'est mué en un véritable organisme urbain. Peu importe au fond quelle part exacte des changements s'est déroulée avant l'époque de César : il est plus important de noter que la dynamique se met inexorablement en place à la fin du II<sup>e</sup> s. et que les mutations s'opèrent ensuite à un rythme régulier en intégrant notamment des usages « méditerranéens », mais sans jamais se réduire à cela, puisque la Bibracte augustéenne sera toujours résolument gauloise, dans sa structure comme dans son apparence.

La capitale des Éduens était certainement, en Gaule du Centre-Est, l'*oppidum* le plus développé et le plus impressionnant aux yeux d'un observateur étranger du milieu du I<sup>er</sup> s. avant J.-C., un de ceux où les traces des contacts avec le Midi étaient aussi les plus visibles. Mais, même si ces traces sont datables ici d'une ou deux décennies plus tôt que dans la capitale des Arvernes ou dans celle des Séquanes (ce qui demeure incertain), il n'en reste pas moins que les phénomènes, que l'on y observe mieux qu'ailleurs en raison d'un état de conservation unique, se retrouvent, de façon plus ou moins fragmentaire, sur bien d'autres *oppida*. Plus que son caractère exceptionnel, c'est donc son caractère exemplaire que nous devons souligner.

V. G., M. S.

(Vincent Guichard, Miklós Szabó)

## ANNEXE I

### LES FACIÈS DE CIRCULATION DU MOBILIER

Un des principaux apports des fouilles du Mont Beuvray est la remise en question des chronologies de la fin du Second Âge du Fer, figées par le traité de J. Déchelette. Celle-ci s'appuie sur l'étude systématique d'ensembles homogènes, bien identifiés stratigraphiquement, qui permettent d'évaluer le rythme de l'évolution du faciès régional et des importations. Il est toujours difficile de remettre en question les données de base de sites de référence et il subsiste encore quelques zones d'ombre dans cette sélection. On a choisi ici de présen-

ter la description raisonnée et systématique d'une dizaine d'ensembles de mobilier qui paraissent caractéristiques de l'état actuel de la recherche dans ce domaine sur le Mont Beuvray. Les catégories présentées sont uniquement celles qui ont une signification chronologique certaine (vaisselle, amphores, objets de parure et monnaies). La description des céramiques utilise le système qui a été mis en place pour le Mont Beuvray (Barral, Luginbühl, 1995).

On présente aussi le dénombrement de la vaisselle céramique par catégorie et par ensemble (fig. 51), ainsi qu'un diagramme qui résume la fourchette de datation